

*Adèle Perry* *On the Edge of Empire : Gender, Race and the Making of British Columbia, 1849-1871*. Toronto, University of Toronto Press, 2001, 286 p.

*Himani Bannerji, Sharzad Mojab et Judith Whitehead (dir.)* *Of Property and Propriety : The Role of Gender and Class in Imperialism and Nationalism*. Toronto, University of Toronto Press, 2001, 244 p.

Caroline Andrew

Volume 15, numéro 1, 2002

Science, ingénierie et technologie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/000783ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/000783ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Andrew, C. (2002). Compte rendu de [**Adèle Perry** *On the Edge of Empire : Gender, Race and the Making of British Columbia, 1849-1871*. Toronto, University of Toronto Press, 2001, 286 p. / **Himani Bannerji, Sharzad Mojab et Judith Whitehead (dir.)** *Of Property and Propriety : The Role of Gender and Class in Imperialism and Nationalism*. Toronto, University of Toronto Press, 2001, 244 p.] *Recherches féministes*, 15(1), 171–173.  
<https://doi.org/10.7202/000783ar>

abordée dans un pays et une culture politique marqués au sceau de la « fraternité » témoigne qu'elle n'a pas froid aux yeux !

En somme, je recommande chaudement la lecture de *Profession : femme politique*. Il s'agit d'un ouvrage incontournable qui met au jour l'exclusion des femmes de la citoyenneté politique au pays des « Droits de l'homme » [sic].

**MANON TREMBLAY**

Centre de recherche sur Femmes et politique  
Université d'Ottawa

—● **Adèle Perry**

*On the Edge of Empire : Gender, Race and the Making of British Columbia, 1849-1871.*

Toronto, University of Toronto Press, 2001, 286 p.

—● **Himani Bannerji, Sharzad Mojab et Judith Whitehead (dir.)**

*Of Property and Propriety : The Role of Gender and Class in Imperialism and Nationalism.*

Toronto, University of Toronto Press, 2001, 244 p.



notre époque marquée par la mondialisation, il est instructif de se rappeler que les structures au niveau global ne sont pas neuves et qu'il y a eu d'autres formes d'institutionnalisation au niveau supranational. Ces deux ouvrages traitent de l'expérience de l'Empire et de l'impérialisme et de la centralité des rapports sociaux de sexe pour bien saisir les phénomènes impérialistes. Celui d'Adèle Perry traite de la fondation de la Colombie-Britannique, tandis que la collection de textes sous la direction de Bannerji, Mojab et Whitehead consiste en des études portant sur les Indes, l'Irlande, le Kurdistan et la Finlande. Quoique d'étendue très différente, les approches méthodologiques dans les deux ouvrages sont relativement semblables en raison de leur insistance à tenir compte simultanément des variables de sexe, de classe, de race et de lieu.

À mon avis, l'ouvrage d'Adèle Perry réussit admirablement bien à relever ce défi. L'auteure y raconte les efforts pour créer une partie de l'Empire britannique qui serait stable, respectable et blanche. Les difficultés venaient du fait que la société réelle était tout autre, soit dure, turbulente et sur le plan racial extrêmement hétérogène. Les solutions que les différents groupes de leaders communautaires ont considérées à travers cette période donnaient un rôle central aux femmes ou aux rapports sociaux de sexe. Tout d'abord, il y avait beaucoup plus d'hommes que de femmes dans la colonie. Le milieu homosocial est décrit en détail dans l'ouvrage de Perry, à savoir : quelles sortes d'arrangements s'organisaient dans les ménages formés d'hommes ? Qui cuisinait ? Qui faisait le ménage ?

Évidemment, dans ce monde très masculin, l'un des « dangers » qui menaçaient la stabilité et la respectabilité de la colonie a été les ménages entre femmes autochtones et hommes blancs. Comme Adèle Perry le démontre, trois types de solutions sont envisagées : encourager la légalisation des unions libres ; décourager les unions entre fem-

mes autochtones et hommes blancs ; et, enfin, ségréguer les espaces urbains de façon à diminuer les possibilités de contacts menant à des liaisons ou des unions libres. La documentation de Perry est admirable et elle démontre la complexité des réactions sociales. Par exemple, le mouvement pour la ségrégation urbaine revenait périodiquement ; les gens voulaient sortir les autochtones, et particulièrement les femmes autochtones, de l'espace urbain, pour empêcher, selon eux, les maladies et la promiscuité.

Cependant, la vraie solution pour cette partie éloignée de l'Empire n'était pas d'interdire les rapports entre les peuples autochtones et blancs mais de faire venir des femmes blanches pour permettre aux hommes blancs d'établir des ménages stables, respectables surtout, blancs. Encore ici, les femmes sont au cœur des solutions. En réalité, cela n'était pas facile à faire, et les femmes blanches ne sont pas venues en aussi grand nombre que les élites l'auraient souhaité.

J'expose ici longuement l'argument de l'ouvrage, car cette description permet, à mon avis, de saisir la richesse et les nuances de l'analyse de Perry. Les rapports sociaux de sexe sont centraux mais la race aussi, et le lieu – car l'idée de l'Empire et les défis particuliers de cette partie qui en est éloignée sont en quelque sorte la question centrale de l'ouvrage – à laquelle les femmes sont la réponse.

Une des constatations importantes de Perry est la clarté du discours à l'époque. Parler de la population « blanche » est chose courante, établir le but de créer une colonie blanche en faisant venir des femmes blanches se discute ouvertement. Dans une société plus élitiste que la nôtre présentement, les élites n'étaient pas gênées par l'obligation qu'elles imposaient aux autres de débattre les enjeux directement et explicitement. Si nous avons l'impression maintenant d'être conscients de la diversité culturelle, il est bon de reconnaître que c'est une redécouverte et non une découverte. En ce temps-là, les leaders communautaires étaient tout à fait explicites sur l'importance du sexe, de la classe et de la race dans leurs stratégies pour réussir la construction de leur partie de l'Empire.

Si l'ouvrage donne plus d'espace aux stratégies des élites, la conclusion de Perry est très claire : que les résultats en Colombie-Britannique tiennent autant de la résistance autochtone que des efforts des leaders communautaires. Seulement, il faut lire entre les lignes pour découvrir les actrices et les acteurs sociaux. La société construite n'a pas été stable, respectable et blanche, et cela représente autant une victoire pour les autochtones qu'un échec pour les adeptes de la réforme.

De son côté, l'ouvrage sous la direction de Bannerji, Mojab et Whitehead est inspiré par les mêmes préoccupations, sauf que le format des articles ne permet pas le détail empirique de celui de Perry. Notons un article remarquable, celui d'Himani Bannerji, dans lequel elle fait la critique de Partha Chatterjee. À travers cette critique, toutefois, elle établit sa position théorique d'analyste de l'impérialisme. Elle décrit les approches pour réussir à tenir compte tout autant des facteurs culturels et des facteurs économiques, et ce, sans oublier l'importance du lieu. Certainement, sur le plan théorique, le chapitre articule une position complexe qui résume admirablement les acquis récents de la recherche féministe.

Ainsi, je recommande les deux ouvrages. Notre expérience impérialiste a énormément marqué le Canada, et il est extrêmement important de comprendre le rôle

que les femmes et les rapports sociaux de sexe ont joué dans la construction de l'Empire au Canada. En outre, les deux sont de très beaux livres à lire en raison de leur capacité de combiner la théorisation de questions de grande importance avec une vérification sur le terrain menée avec passion et nuance.

**CAROLINE ANDREW**  
Science politique  
Université d'Ottawa

● **A.B. McKillop**

*The Spinster and the Prophet. H.G. Wells  
and the Mystery of the Purloined Past.*

Toronto, MacFarlane Walter & Ross, 2000, 477 p.

Les ouvrages abordant simultanément les grandes causes juridiques et l'histoire littéraire ne sont pas légion. Le drame qu'a vécu l'historienne Florence Deeks (1864-1959) nous fournit un exemple éloquent sur une erreur judiciaire à la fois grave et choquante, qui n'a été mise à jour que tout récemment par un historien canadien.

Cependant, il convient d'abord d'évoquer la mémoire d'un romancier aujourd'hui un peu oublié mais naguère surestimé, Herbert George Wells (1866-1946), qui jouissait au début du xx<sup>e</sup> siècle d'une réputation dépassant les milieux littéraires. Cet écrivain britannique s'était fait connaître pour ses romans d'anticipation, comme *La guerre des mondes*, *L'homme invisible*, *L'île du docteur Moreau*, *La machine à explorer le temps*, qui avaient contribué à sa popularité dans le monde anglo-saxon, comme en font foi les films de science-fiction consacrés par la suite à l'adaptation de plusieurs de ses œuvres. Beaucoup considéraient H.G. Wells comme une sorte de mage (d'où le titre du présent ouvrage). C'était l'époque où l'on consultait les écrivains célèbres pour tenter de comprendre l'avenir, le monde, la science et les grands changements. Un magnat de la presse anglaise, Lord Northcliffe, avait d'ailleurs demandé en 1918 à H.G. Wells – qui était par ailleurs journaliste – de créer un comité spécial de guerre pour répandre une propagande démoralisante en territoire ennemi. L'opinion de Wells ne comptait donc pas uniquement dans les milieux littéraires. Ce bref rappel historique nous permettra de mieux comprendre l'histoire qui suit.

Un jour de juillet 1918, une jeune Canadienne férue d'histoire, Florence Deeks, soumet son imposant manuscrit, une sorte d'histoire du monde moderne tel que vu par une femme, intitulé *The Web*, à une prestigieuse maison d'édition anglaise, Macmillan Co., qui avait une succursale à Toronto. L'année suivante, le manuscrit est retourné poliment à l'auteure. On lui explique que son texte ne cadre pas avec les objectifs de la maison. Quelques mois plus tard, en 1920, paraît chez le même éditeur l'un des plus imposants ouvrages signés par H.G. Wells, *The Outline of History*, qui fait plus de 1 000 pages. On l'aura deviné : c'était le plagiat grossier de larges extraits de ce manuscrit méticuleusement documenté, soumis deux ans plus tôt par Florence Deeks, reprenant la même trame, avec de larges passages copiés littéralement. En outre, Wells a utilisé à son compte (sans les mentionner) plusieurs des sources de la documentation de Florence Deeks. En fait, Wells poussait l'outrage jusqu'à présenter sans guillemets les citations